

IMPRIMATUR

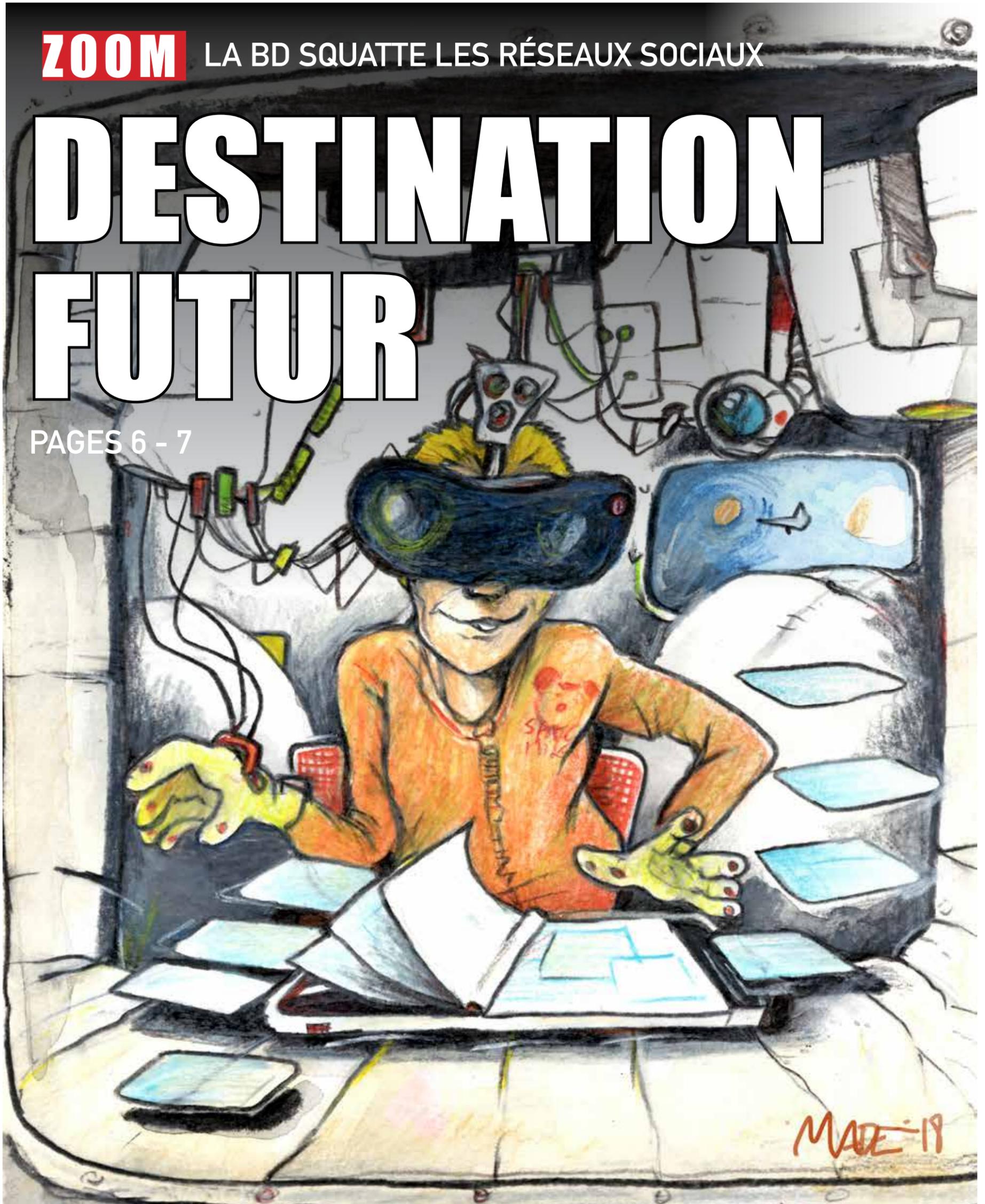
702
février 2018

JOURNAL DE L'INSTITUT DE JOURNALISME BORDEAUX AQUITAINE GRATUIT

ZOOM LA BD SQUATTE LES RÉSEAUX SOCIAUX

DESTINATION FUTUR

PAGES 6 - 7



ÉDITORIAL

Utopie d'hier, réalité d'aujourd'hui

À ceux qui pensent que notre futur est déjà écrit, prenez garde ! Les technologies qui façonneront notre avenir existent sûrement, mais c'est par leur déformation que l'Histoire s'écrit. Instagram ne restera pas éternellement entre les ongles acérés de Kim Kardashian... Certains bédésistes voient déjà en ce média un superbe moyen d'expression pour y publier leurs histoires.

Ceux qui considéraient que la bombe génératrice de chair dans *I, robot* était une utopie, seront surpris de constater qu'une enveloppe charnelle peut désormais être créée en laboratoire. Les insectes deviendront-ils notre principale source de nourriture ? Les billets de banque seront-ils remplacés par le Bitcoin ? Le chess-boxing sera-t-il le sport le plus médiatisé des années 2060 ? La messe sera-t-elle célébrée par un prêtre robot comme dans *Futurama* ? Toutes ces questions trouveront prochainement réponse, à n'en pas douter.

Un chantier reste tout de même encore à l'état... de chantier. À quoi ressembleront nos vieux jours si tout est concentré sur le numérique mais que les EHPAD sont laissés à l'abandon ? La santé est, plus que toujours, une priorité d'avenir. Et là, en l'occurrence, nous ne sommes pas que dans le virtuel.

Mathieu MESSAGE @Math_Msg

Imprimatur remercie les dessinateurs Vidu et Yann Madé pour leur contribution aux illustrations du journal.

ijba Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

Directeur de la publication
Arnaud SCHWARTZ

Conseiller rédaction
Jean-François BRIEU

Direction artistique
Frédérique AUGRY

Rédacteurs en chef
Florian CHAABAN
Mathieu MESSAGE

Cheffes d'édition
Juliette de GUYENRO
Emeline PAILLASSEUR

Rédacteurs
Florent BARDOS
Antoine BELHASSEN
Lola BENNE
Charlotte BONITEAU
Florian CHAABAN
Marina GUIBERT
Juliette de GUYENRO
Mathieu MESSAGE
Corentin NICOLAS
Emeline PAILLASSEUR
Paolo PHILIPPE
Marie TOULEMONDE

Hypertension dans les EHPAD



Devant l'Agence Régionale de Santé de Nouvelle-Aquitaine, plusieurs syndicats se sont donné rendez-vous.

© Florent BARDOS

Le personnel des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) est entré en grève, le mardi 30 janvier. Les conditions de travail sont devenues insoutenables : effectifs réduits, coupes budgétaires, rythmes effrénés... Aides-soignants comme résidents souffrent de cette situation.

Par Florent BARDOS @flobardos et Antoine BELHASSEN @AntBelha

« J'ai découvert une vieille dame à 17 heures, elle était déçue. Je ne savais pas depuis quand elle était inanimée mais elle est morte seule, sans accompagnement », se souvient Marion* avant d'ajouter : « Après son décès, elle n'était plus considérée comme prioritaire. Nous nous sommes occupés d'elle après 20h30 ». Depuis dix ans, Marion travaille dans un EHPAD en périphérie de Bordeaux. Ce mardi 30 janvier, elle est en grève. Elle distribue des tracts sur le rond-point devant son lieu de travail. Sept syndicats et plusieurs associations, dont l'Association des directeurs au service des personnes âgées (AD-PA) se sont unis pour une grève nationale. Tous se battent contre le manque de personnel, la dégradation des conditions de travail et d'hébergement.

Quelques thermos de café et des gâteaux emballés dans du papier aluminium ont été déposés sur une table de camping installée au milieu du trottoir. Ils sont une quinzaine à s'époumoner dans des sifflets devant quelques automobi-

listes. « Soignants épuisés, personnes âgées saccagées », « Notre règle d'or, l'humain d'abord », « EHPAD = lieu de vie, pas une industrie », sont autant de slogans affichés autour du rond-point.

VISAGE, MAINS, CUL

« À l'heure de la toilette, nous sommes deux aides-soignants pour quarante patients. On s'accorde six minutes par personne, on fait au plus vite et donc souvent le minimum », s'attriste Fabienne. Le minimum, dans certains EHPAD, se résume au « VMC » : le nettoyage « du visage, des mains et du cul ». Le temps manque pour faire une toilette complète. Certains résidents sont douchés une fois tous les quinze jours. Des patients peuvent rester jusqu'à quatre jours consécutifs dans leur lit : « Ils sont changés, nettoyés et nourris sans bouger », se désole Fabienne.

Dans son établissement, une partie de l'effectif a l'impression de travailler à la chaîne. Le manque de personnel impose des rythmes insoutenables. Les aides-soignants ne peuvent plus prêter attention à certains détails : pas le temps de

ramasser les télécommandes, les piles des sonotones ne sont pas toujours changées, les discussions sont abrégées même avec les plus dépressifs...

Dans les EHPAD, les aides-soignants en viennent à se chronométrer. Parmi les moments de stress, un des plus « terribles » reste le temps du déjeuner. Une heure pour faire manger six personnes c'est dix minutes pour chacune : « Tant pis s'il y a une goutte qui tombe », confesse Séverine, qui travaille dans un autre établissement bordelais.

« ON EST USÉ À TOUS LES NIVEAUX »

En début de carrière, un aide-soignant est rémunéré 1 500€. Son salaire peut évoluer jusqu'à 2 200€. Mais dans beaucoup de cas, les aides-soignants s'arrêtent avant la retraite. Après une vingtaine d'années auprès des personnes âgées, Catherine a été forcée de se reconverter dans les fonctions administratives. La cause ? Un handicap aux épaules et des tendinites à répétition. Le syndicat Force Ouvrière (FO) constate que les arrêts-maladie et les accidents de travail sont

fréquents dans ce secteur.

Le manque de personnel implique aussi des glissements de tâches : « On demande de plus en plus à des aides-soignants de faire le travail d'un infirmier », explique David Vasseur, secrétaire départemental FO Santé et salarié d'un EHPAD. « On ne voit pas les journées passer », rigole Nathalie. Le rythme de travail est effréné pour la petite équipe de cet EHPAD aux alentours de Bordeaux. Les pauses déjeuner sont raccourcies : « Nous n'avons plus que trente minutes pour manger. Et encore. A 30 on n'est jamais en bas, à 58 on est déjà en haut. » Les aides-soignants se disent épuisés tant physiquement que psychologiquement. Nathalie souhaitait travailler en gériatrie pour le contact humain : « Maintenant, à la fin de ma journée, je suis frustrée. Ce n'est plus humain ce que je fais ». Ce mal-être au travail, ils sont beaucoup à le ressentir : « L'année dernière, trois collègues de notre EHPAD sont entrés en dépression : une a repris le travail, un autre a démissionné, et la dernière est encore en arrêt-maladie ».

*Tous les prénoms ont été modifiés

5 points pour comprendre la crise

Une large intersyndicale et des associations de directeurs ont manifesté, le mardi 30 janvier, pour l'amélioration des conditions de travail dans les EHPAD. Cette mobilisation est chose inédite : jamais une telle grève n'a été organisée au niveau national.

Quelques clés de compréhension...

UN MANQUE D'AGENT

0,6 agent pour une personne âgée. Il s'agit du ratio actuel dans les EHPAD français, loin du chiffre fixé par le Plan Solidarité Grand Âge. Lancé après la canicule de l'été 2003, le projet du ministère de la Santé prévoyait une augmentation du nombre d'agents dans les établissements spécialisés. Le but ? Arriver à un ratio situé entre 0,8 et 1. L'intersyndicale souhaite arriver à un salarié par résident. « Nous sommes sur une moyenne de 14 toilettes par aide-soignant, l'idéal serait de six. Cette surcharge de travail implique de nombreux arrêts-maladies et des accidents de travail en pagaille », explique Delphine Depay, en charge de la filière médico-sociale de la CGT.

LA GÉRIATRIE VICTIME D'UNE IMAGE PEU ATTRACTIVE

Le travail dans les EHPAD se fait à des cadences très élevées. Les arrêts-maladies et les accidents de travail raréfient encore plus le personnel. Outre l'appel à des contractuels peu expérimentés, le manque d'effectif entraîne également des glissements de tâches. Un aide-soignant effectue parfois le travail d'un infirmier en plus de ses missions quotidiennes. Ces conditions de travail sont peu valorisantes et dressent un portrait peu attractif de la gériatrie qui peine de plus en

plus à trouver du personnel qualifié. Cette image délétère touche une grande partie de ce secteur : « Dans certains EHPAD, les conditions de vie et de travail sont catastrophiques. Mais il ne faut pas faire de généralité », explique Sylvia Cailliet, directrice d'un EHPAD à Bordeaux, avant de conclure : « De gros efforts sont allés dans le sens de la qualification et de la formation du personnel ».

DES RÉSIDENTS DE PLUS EN PLUS DÉPENDANTS

Depuis 1997 et la création de services de soins infirmiers à domicile, la tendance est à la prise en charge des patients dans leur lieu de vie. Les places dans les EHPAD sont donc accordées davantage aux personnes âgées avec un niveau de dépendance élevé. « 70 à 80% des résidents en EHPAD souffrent de démence sénile ou d'autres troubles mentaux », estime David Vasseur, secrétaire général FO Santé et salarié d'un EHPAD à Bordeaux. Les équipes sont souvent peu ou pas assez qualifiées pour s'occuper de cas aussi complexes.

UNE MALTRAITANCE INSTITUTIONNELLE ?

Syndicats comme directeurs d'EHPAD grognent de concert contre une « maltraitance institutionnelle ». Ce terme désigne,



Partout en France, débrayages et manifestations ont marqué cette journée de grève.

© Florent BARDOS

selon eux, une situation créée par des politiques jugées inefficaces. De ces politiques découle une austérité généralisée dans les maisons de retraites médicalisées. « Dans un EHPAD de Lyon, renouvelé en 2010, une chambre sur deux n'a plus d'eau. Et ce, depuis plus d'un an », confie Delphine Depay, responsable CGT. Le manque d'attention envers les personnes âgées viendrait alors d'un manque de moyens, plutôt que d'un manque de compassion des employés.

LA NOUVELLE TARIFICATION

La réforme du financement des EHPAD est entrée en vigueur en janvier 2017. Cette loi introduit le passage à un financement for-

faire des soins. Concrètement, le budget est à présent déterminé en fonction de l'estimation des besoins en soins des résidents. Cette mesure a pour but de réduire les inégalités entre les EHPAD. Le budget alloué à ces établissements reste toutefois insuffisant. La situation ne peut donc qu'empirer selon David Vasseur, secrétaire général Gironde FO Santé, qui résume : « Cela revient à prendre à ceux qui fonctionnent à peu près pour donner à ceux qui ne fonctionnent pas du tout ».

Florent BARDOS et Antoine BELHASSEN @flobardos @AntBelha



© Florent BARDOS

Par soucis de culpabilité envers les personnes âgées, de nombreux grévistes ont juste quitté leur poste le temps du déjeuner.

#balancetonEHPAD

#balancetonporc, #balancetonhosto et maintenant #balancetonEHPAD. Sur Twitter les personnels des maisons de retraite médicalisées alertent l'opinion publique sur leurs conditions de travail. Depuis le 23 janvier, infirmiers et aides-soignants prennent la parole pour dénoncer des cadences infernales, le manque de moyens et la maltraitance qui en résulte parfois. À travers ces tweets, on peut mesurer la frustration de professionnels qui n'ont plus le temps de tisser des liens corrects avec leurs patients.



On en parle : ces djihadistes français emprisonnés en Irak et en Syrie

Des dizaines de Français sont actuellement détenus dans les geôles irakiennes et kurdes de Syrie. La ministre de la Justice, Nicole Belloubet, a assuré que la France interviendrait si l'un d'eux était condamné à mort. Une position pas forcément tenable.



RENÉ OTAYEK
DIRECTEUR DE RECHERCHE
DE PREMIÈRE CLASSE AU CNRS

Il n'existe pas de position commune en France sur la question des ressortissants djihadistes emprisonnés en Irak et en Syrie. Nicole Belloubet s'est engagée à ce que la France intervienne. Florence Parly avait déclaré : « si des djihadistes tombent au combat, c'est tant mieux ». Récemment, Emmanuel Macron a affirmé que les cas seraient évalués séparément. On observe cependant un consensus sur le fait que ces individus doivent être jugés sur place. En novembre 2017, il y avait déjà eu plus de 240 retours. Ce flux s'est ralenti, mais le ministère de la Justice indique que 59 enfants de djihadistes sont revenus d'Irak et de Syrie pendant la même période. Cela pose la

question de leur prise en charge par les services de l'aide sociale à l'enfance. L'État irakien, souverain, est compétent pour juger ces djihadistes. Mais la justice irakienne prononce souvent des condamnations à mort et cette peine n'existe plus en France. C'est là le cœur du problème. En Syrie, la situation est différente. L'État a quasiment imploré et les Français djihadistes sont principalement retenus par les forces kurdes dans le nord du pays. Si le Kurdistan irakien a une légitimité institutionnelle, ce n'est pas le cas en Syrie. Le jugement de ces djihadistes français pose donc un problème juridique, mais aussi humanitaire, s'agissant des enfants de djihadistes français détenus avec leurs parents.



DARIO BATTISTELLA
SPÉCIALISTE DES RELATIONS
INTERNATIONALES

Nicolas Belloubet a affirmé que la France interviendrait. Mais la sincérité en politique n'existe pas. Elle n'est d'ailleurs pas censée en faire partie. Le monde de la politique est amoral. Enfin, il suit sa propre morale. Elle est différente de celle qui prévaut dans les relations humaines, jugées à l'aune de valeurs éthiques. Les propos de la ministre sont en réalité destinés à l'opinion publique. Comme l'a montré Machiavel dans son *Prince*, les responsables politiques ont intérêt à dire à l'opinion publique ce qu'elle veut entendre au vu de l'air du temps. Mais ils doivent pratiquer en priorité la politique qu'ils estiment conforme à l'intérêt national. Ce dernier

est différent et supérieur aux intérêts privés ; ici, la vie d'un citoyen français condamné à mort. Si l'intérêt national et privé sont jugés incompatibles par les responsables politiques, il y a de fortes chances que la France n'intervienne pas en faveur dudit citoyen. La politique internationale est une affaire de donnant-donnant. Si la justice française exige le retour de certains djihadistes, l'Irak et les Kurdes demanderont autre chose en retour. Ils l'obtiendront si la France tient à rapatrier ses citoyens. Tout ceci, à condition qu'elle considère la question du retour des djihadistes comme essentielle à son intérêt national.

Florent BARDOS
@flobardos

Le Parti animaliste essaie de sortir de sa niche

Lancé en novembre 2016, le Parti animaliste a récolté 1,10% des suffrages lors des dernières élections législatives. Si le score reste modeste, Hélène Thouy et Samuel Airaud, deux fondateurs du mouvement, voient ce résultat comme un tremplin politique pour l'avenir.

Avec tous les cas de maltraitance qui sont sortis récemment dans la presse, doit-on travailler sur une reconnaissance officielle du droit des animaux ?

Hélène Thouy : Il y a eu des évolutions ces dernières années. Je pense aux travaux du professeur Marguenaud à Limoges qui, jusqu'à présent, peinait à faire reconnaître cette notion en faculté de droit. Au niveau juridique, on aimerait créer une formation spéciale pour les magistrats sur ces questions.

Petit à petit, on se dirigerait vers une Déclaration des droits Humains... et de l'animal ?

Samuel Airaud : On pense surtout à faire entrer la protection animale dans la Constitution. Une intégration dans la Déclaration des droits Humains, c'est ambitieux... Mais il faut que le citoyen puisse choisir la place que les animaux doivent avoir dans notre société.

En juin 2017, vous avez récolté plus de 63 000 voix.

Aujourd'hui, votre parti compte près de 2 000 militants à travers la France. Quelles sont vos ambitions pour les élections Européennes de 2019 et les municipales de 2020 ?

SA : On n'a pas de stratégie ciblée, on cherche juste des gens dynamiques. À Bordeaux, notre participation aux municipales est envisageable. Cette réflexion va se faire sur les deux années qui viennent. Il y a un vrai potentiel électoral, mais pour l'instant, on doit encore se faire connaître. Dernièrement, beaucoup de jeunes et d'étudiants ont pris contact avec nous.

Vous n'avez pas respecté la parité homme/femme lors des dernières élections et vous avez été sanctionnés. Quelle a été votre réaction ?

SA : On était au courant des règles, donc ce n'était pas une surprise. La priorité était de porter le plus largement possible la parole animaliste. On a misé sur une couverture maximale du territoire, quitte

à mettre la parité de côté. Par ailleurs, la question se pose : est-ce que c'est juste de sanctionner un parti qui compte plus de femmes que d'hommes (le parti avait présenté 2/3 de candidates) ? Sur les 90 000 euros qui nous avaient été octroyés, on va nous en retirer près de 30 000 ! Historiquement, les femmes sont engagées dans la cause animale. Par exemple, les suffragettes, au début du XXe siècle, combattaient déjà la dissection en laboratoire.

Le Parti Animaliste a une approche très thématique de la société. Est-ce viable pour accéder à de hautes fonctions politiques ? Une alliance avec EE-Les Verts peut-elle être envisagée ?

HT : L'essence même du parti, c'est son indépendance politique et financière. Ça exclut donc la question des accords électoraux. La création du parti est née du fait que la question animaliste n'avait pas été assez mise en valeur par d'autres formations politiques.

Peut-être qu'en France, il y a un problème de mode de scrutin. Aux Pays-Bas, avec 1,1% des voix, nous aurions été à l'assemblée.

SA : Après, on ne peut pas écarter le fait que nos positions risquent d'évoluer. Notre parti va se construire avec de nouvelles figures qui sont en train d'arriver... Tout dépendra de la justesse de nos positions dans le débat politique. Ce que nous pensons pertinent aujourd'hui ne sera peut-être plus demain.

La consommation d'insectes pour prévenir les famines est-elle une idée que vous soutenez ?

HT : Absolument pas. Cette idée va à l'encontre de notre éthique. Les conclusions de la FAO sont biaisées : l'empreinte carbone des insectes est assez proche de celle du poulet. On ne peut pas considérer cela comme une solution écologique.

Mathieu MESSAGE @Math_Msg

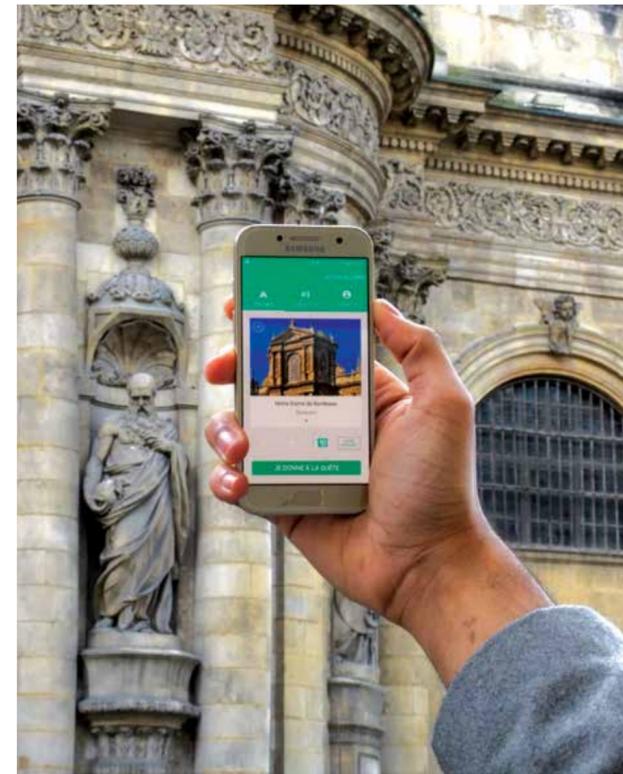


Porcsins et chatons, le Parti Animaliste a visé le cœur lors des dernières législatives.

©Parti Animaliste

Au nom du Père, du Fils et du smartphone

Depuis quelques jours, l'église Saint-François de Molitor à Paris a intégré le numérique dans ses offices. Révolue, l'époque du tintement des pièces jaunes. Une fausse nouveauté puisqu'à Bordeaux, le dispositif existe déjà depuis plus d'un an.



Fin janvier, l'application La Quête a reçu plus de 20 000 dons.

©Florian Chaaban

Le soleil décline et laisse entrevoir les derniers rayons à travers les vitraux. La lecture des évangiles, les psaumes, l'eucharistie, en tout point l'office semble respecter un certain *statu quo*. Pourtant, à l'heure de la quête, lorsque la traditionnelle panier passe de main en main, certains jeunes paroissiens font de la résistance. Machinalement, ils dégagent leur smartphone dans une indifférence totale. Loin d'être un blasphème ici, cet acte est vivement recommandé depuis un an et demi, lorsque la paroisse de Notre Dame de Bordeaux s'est dotée du paiement numérique. Si la démarche surprend, le dispositif a progressivement convaincu les habitués.

Les paroissiens qui le souhaitent sont invités à télécharger l'application *La Quête* sur leur smartphone et à choisir le montant du don, jusqu'à 20 euros. Cette nouvelle pratique permet aux jeunes croyants de s'impliquer davantage dans la vie paroissiale. Le père Samuel Volta se félicite des premiers résultats : « C'était l'occasion pour nous d'envoyer un signal aux centaines de visiteurs quotidiens en leur montrant qu'une grande église de centre ville peut innover. »

Si les débuts sont encore timides pour l'église, elle arrive tout de même à recevoir entre 20 et 50 euros par semaine. Précurseur dans le diocèse de Bordeaux, Notre-Dame mise sur son jeune public pour dépolématiser l'image du clergé. « Cette avancée numérique

ne va rien dénaturer ! L'Église doit pouvoir vivre avec son temps et utiliser tous les moyens disponibles en 2018 », souligne le Vicaire général Jean Rouet. Discuté à l'archevêché, le projet numérique devrait s'étendre sur l'ensemble du diocèse. Prochaine étape pour Notre-Dame, l'installation de bornes de paiement sans contact à la sortie du bâtiment pour financer sa rénovation. L'Église n'a donc pas fini de flirter avec la modernité.

Corentin NICOLAS @CorentinNcl

L'Église serait-elle fin prête à se renouveler et à passer entièrement à l'ère numérique ? C'est ce que semble annoncer l'arrivée de nouveaux acteurs regroupés sous le label ChurchTech. Tour d'horizon des apps et des sites catho-friendly :

- GoConfess :** Mettre en relation les croyants qui veulent se confesser auprès de prêtres à distance.
- Godblesssyou :** Permettre aux utilisateurs de s'envoyer leur bénédiction via des photos.
- Hozana :** Accéder à une communauté de prieurs autour de chez soi.
- Ephatta :** Trouver un logement chez un des membres croyants dans le monde.
- Entourage :** S'unir pour venir en aide aux personnes sans-abri de son quartier.

Du Bitcoin dans l'air

Et si Bordeaux devenait une place forte du Bitcoin ? La nouvelle monnaie virtuelle tente de se faire une place dans le quotidien des Bordelais à travers plusieurs projets.

Rendre le Bitcoin moins abstrait, voilà le défi que se lance le *Cercle du Coin*. Un défi de taille tant la crypto-monnaie suscite la méfiance. Pour ça, l'association ouvrira au printemps un comptoir physique du Bitcoin cours Alsace-Lorraine à Bordeaux sur le modèle de la maison du Bitcoin à Paris.

MAIS ALORS, CONCRÈTEMENT, IL S'Y PASSERA QUOI DANS CE COMPTOIR ? En fait, ce sera un bureau de change, tout ce qu'il y a de plus classique. La seule différence, c'est qu'au lieu d'échanger des

pas de délai de rétractation avec le Bitcoin. Si on change d'avis, il n'y a plus qu'à revendre les bitcoins directement au comptoir en espérant ne pas perdre d'argent, et en repayant la commission. En réalité, le comptoir du Bitcoin n'est qu'un premier pas vers un plus grand projet autour de la monnaie virtuelle à Bordeaux.

UNE RUE DU BITCOIN À BORDEAUX La ville pourrait voir, au mois de juin, l'une de ses rues commerçantes du centre-ville entièrement « bitcoinisée » à l'image du Passage du Grand-Cerf à Paris. La galerie marchande, convertie à la cryptomonnaie en novembre 2016, compte vingt-cinq boutiques qui réalisent déjà des transactions en Bitcoin. Cela a été rendu possible car cette rue ne concentre que des commerces indépendants. Les mêmes critères sont attendus pour sa petite sœur bordelaise. Si des idées pour le choix de la rue sont proposées, le secret reste toujours entier.

Marina GUIBERT @marina_guibert
Corentin NICOLAS @CorentinNcl

Quand la mèche ne prend pas

Pour l'instant, à Bordeaux, seuls trois commerces acceptent la monnaie virtuelle. Parmi eux, Michael Mouqurot, propriétaire du salon de coiffure Eve-n-Mick, place Pey-Berland. Cet adepte du numérique a converti deux de ses salons à la fameuse crypto-monnaie depuis six mois. Malgré les efforts de promotion, l'initiative a du mal à prendre. La faute à une monnaie beaucoup trop volatile et des frais de transaction encore trop élevés, surtout pour des petites sommes. « Sur une coupe à 20 euros actuellement, les frais de transaction peuvent aller jusqu'à 10 euros. Cela oblige le commerçant à une remise spéciale pour dédommager les clients », précise Michael.



Jusqu'à présent, aucun client du salon d'Isabelle Mouqurot n'a encore réglé en Bitcoin.

©Marina Guibert

Sur Instagram, la BD sans filtre

À l'ère du numérique, Instagram représente une formidable opportunité de renouvellement pour la bande dessinée. La série *ÉTÉ*, produite entièrement sur le réseau social américain l'été dernier, a séduit près de 80 000 abonnés et montré la marche à suivre. Analyse d'un phénomène qui pourrait changer l'histoire de la BD.

Par Charlotte BONITEAU et Paolo PHILIPPE
@chaboniteau @paolo_phi

« Instagram, ça peut être le territoire d'une seconde révolution de la BD, comme les blogs BD il y a dix ans », imagine Julien Aubert. Loin des clichés décrivant un art vieillissant, le trentenaire aux sneakers et à la marinière tendance est à l'image de son projet. Moderne. L'été dernier, il a produit l'une des premières BD sur Instagram. Avec un concept simple : chaque jour pendant deux mois, à 11 heures, un épisode du feuilleton dessiné est publié sur Instagram. La série, qui mêle dessin, vidéo et son, est un palindrome. Elle se lit dans les deux sens.

Explications par le boss : « Sur Insta, l'épisode qui apparaît en premier sur le compte de la série est le dernier publié. C'est pour ça qu'on trouvait drôle l'idée du palindrome. Il y a une nouvelle forme de storytelling. Insta, c'est très graphique, très ergonomique ». À l'ère des réseaux sociaux, Instagram et ses 800 000 utilisateurs apparaît comme le support parfait pour l'adaptation d'une BD. « C'est une plateforme qui met en avant le contenu, beaucoup plus que sur Facebook. Snapchat et Twitter, c'est trop confidentiel et pas vraiment l'avenir », détaille le fondateur de *Bigger Than Fiction*, la boîte

de production qui a coproduit le concept avec la chaîne de télévision ARTE.

Décliner la bande dessinée sur Instagram, c'est également un moyen d'aller chercher le lecteur là où il est, donc de conquérir un nouveau public. « Avec @été_arte, on épouse les habitudes du consommateur d'Instagram pour lui proposer une œuvre sur un support qui lui est familier », explique Joseph Safieddine, scénariste de la BD. Avec 78 000 abonnés sur le compte de la série, *ÉTÉ* est une réussite, notamment car elle a su fidéliser le lecteur en s'adaptant à son mode de consommation. Avec un épisode par jour, la série a créé un suspense comme dans les séries Netflix.

« Le rythme de sortie correspond aux usages d'Instagram où les gens postent beaucoup. Ils veulent qu'on leur raconte une nouvelle histoire chaque jour », analyse Julien Aubert.

JEUNE, PARISIEN ET FIDÈLE

En proposant des formats courts et divertissants sur smartphone, la série est vite devenue populaire. Elle trouve son lecteur : jeune, parisien et fidèle. Pas forcément adepte de la BD papier. « On a eu un taux de fidélisation de 100% ». Quand il parle de



C'est dingue le coup de vieux qu'on peut prendre en 20 ans.

chiffres, Julien Aubert emploie un vocabulaire très startup : « On connaît notre public. Tranche 18-35, Francilien à 60% et très féminin. »

C'est le cas d'Agathe Arnaud. À 19 ans, l'étudiante en prépa littéraire ne lit que rarement des bandes dessinées classiques. Pourtant, elle a passé l'été à suivre les aventures d'Abel et Olivia, les héros de la série. « Instagram a fait partie de mon quotidien pendant deux mois, c'était excitant d'avoir un épisode par jour. Cette première expérience m'a donné envie de découvrir d'autres BD. En ce moment, par exemple, je lis *Cosmogenèse*, une BD humoristique autour d'un chat rouge. »

Avec @été_arte, et *Cosmogenèse* plus récemment, la bande dessinée semble avoir trouvé un moyen d'expression innovant sur Instagram. C'est aussi une manière pour le neuvième art, souvent catégorisé comme vieillissant, de se renouveler et d'exister autrement que par le papier. Reste une incertitude : son financement. À la différence du papier, la BD sur Instagram est totalement gratuite pour les lecteurs. Les auteurs sont donc contraints de trouver d'autres moyens de financement, comme la publicité et les subventions.

Pour la série *ÉTÉ*, par exemple, ils sont trois à l'avoir financée : le CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), le fonds

transmédia de la ville de Paris et ARTE. Coproductrice de la série, la chaîne franco-allemande a parié sur le nouveau modèle de Julien Aubert. « La stratégie d'ARTE, c'est explorer la télévision de demain avec des contenus audiovisuels sur mobile et de la création numérique », explique Julien Aubert.

INSTAGRAM : UNE ALTERNATIVE ET NON UNE MENACE

Canal + aussi utilise la BD sur Instagram, pour la promotion de sa série *Paris Etc.* Des dessins mettent en scène les personnages du programme. Malgré tout, la bande dessinée sur Instagram tatonne. Elle cherche encore son public et son modèle économique. Sa fabrication coûte plus cher qu'une BD traditionnelle et les modes de revenus sont encore incertains.

Au final, Instagram apparaît comme une alternative et non une menace pour le papier. D'autant plus que le chiffre d'affaires de la BD traditionnelle en 2017 est de 500 millions d'euros, en hausse de 9% par rapport à 2016. Julien Aubert partage cette vision : « Cela ne va pas se substituer au papier. Nos lecteurs, ils ont entre 15 et 35 ans et ne sont pas les mêmes que les fans de BD. C'est un genre différent et donc un public différent. »

ÉTÉ : un storytelling palpitant et innovant

« Le feuilleton BD. Abel et Olivia ne sont pas très heureux. Ils décident de se séparer le temps d'un été », c'est la présentation du compte Instagram de la série BD *ÉTÉ*, publiée entre le 29 juin et le 27 août 2017. Tous les jours pendant deux mois, les abonnés ont suivi les aventures d'Abel et Olivia qui vivent leurs vacances chacun de leur côté. L'été

comme une parenthèse, comme un moment où il faut réaliser ses rêves. Les protagonistes profitent de leur liberté pour s'ouvrir au monde et dépasser leurs limites. Alcool, sexe, drogue, relations, soirées, voyages : le mélange doux et grinçant tient en haleine. Parfois, le lecteur a hâte de découvrir l'épisode suivant car il se demande si l'amour d'Abel et Olivia résistera à ces moments d'égarements. Comme le mot *ÉTÉ*, cette BD est un palindrome. L'histoire fonctionne qu'on commence par la première ou la dernière publication. Les aventures des presque trentenaires ont rassemblé plus de 78 000 lecteurs l'été dernier. De quoi confirmer la naissance d'une saison 2 l'été prochain !

https://www.instagram.com/ete_arte



©Erwan Surcouf



« Un voyage dans le temps et l'espace »

À 24 ans, Victor Dulon, dit Vidu, est l'un des précurseurs de la bande dessinée numérique, mélange de BD, de dessin animé et de jeu vidéo. Lauréat du Challenge Digital au festival d'Angoulême en 2017 pour son projet *L'Immeuble*, Vidu incarne la BD du futur. En mai, le jeune homme lancera une BD collaborative sur Facebook. Rencontre avec un bédéiste du XXI^e siècle.

Vous avez gagné le prix du Challenge Digital d'Angoulême l'année dernière. Diriez-vous que votre vie a changé depuis ?

Beaucoup, oui. Dans le monde de la BD numérique, il n'y a pas de professionnels pour l'instant. C'est difficile de faire parler de soi. Quand j'ai gagné ce prix, c'est comme si des spécialistes m'avaient dit : « OK, ton travail est valable, il a un intérêt. » Pour la BD numérique, il y a un paradigme : c'est sur Internet, c'est gratuit, ça ne se vend pas, donc ça n'intéresse personne. C'est à nous de créer un modèle économique, c'est à nous de rendre ça accessible. En tout cas, on sait que les écrans ont un potentiel.

Qu'est-ce que *L'Immeuble* et en quoi est-ce une nouveauté dans le monde de la BD ?

C'est une BD numérique sous la forme d'une intrigue. Elle se déroule dans un immeuble ; et dans cet immeuble, le lecteur navigue d'appartement en appartement, et peut suivre différents personnages. La BD se déroule en une nuit, il y a 15 histoires et 23 salles. Le lecteur est maître de la narration. Avec *L'Immeuble*, je voulais casser la linéarité de la BD classique. C'est un voyage dans le temps et l'espace. *L'Immeuble*, je le vois comme un essai, une possibilité d'aller vers autre chose.

Vous dites que « la BD est protéiforme et complexe ». Aujourd'hui, quelle place prend le numérique dans le monde de la BD ?

Aujourd'hui, j'ai l'impression que la BD traditionnelle est un média qui vieillit un peu. Il n'a pas su toucher les nouvelles générations. Pour l'instant, la BD numérique, c'est seulement 1% de ventes. Alors que la création dans ce domaine en France est fantastique. En Corée du Sud par exemple, c'est monumental, quasiment tout le

Elya Police Investigation

En mai, Vidu publiera sur Facebook le premier des douze épisodes de sa série collaborative *Elya Police Investigation*. « C'est une bande dessinée interactive et participative sur le thème de la police et de la science-fiction. Les lecteurs pourront influencer le cours de l'histoire en votant à la fin de chaque épisode. L'idée, c'est d'être présent sur Facebook et mobile pour ressembler à ce que fait Netflix, avec une parution hebdomadaire des épisodes. Les douze épisodes représentent huit BD classiques ». Pour financer son projet, Vidu a lancé une cagnotte en ligne. Il espère rassembler 4 000 euros.

Retrouvez le projet de Vidu sur Ulule : <https://fr.ulule.com/elya-police-investigation/>

monde en a déjà lu. Aujourd'hui, il faut se servir de la migration vers le numérique et s'y adapter. Et ça, pour un artiste, c'est une mine d'or. La BD numérique, c'est un terrain vierge à conquérir.

Economiquement, la BD numérique peut-elle être viable ?

Totalement. Le cœur de ma recherche, c'est la BD sans intermédiaire : plus d'éditeur, de transporteur, d'imprimeur, de libraire... C'est un modèle beaucoup plus viable que la BD traditionnelle. Avec le numérique, c'est la rencontre d'un auteur et d'un lecteur, avec, parfois, juste un développeur entre les deux. Et puis, avec les écrans, on divise le temps de dessin par huit.

Selon vous, à quoi ressemblera la BD numérique dans dix ans ?

Elle sera ancrée dans les mœurs. Ça va devenir un mode de consommation important de récits. Un jour, ça va prendre. La question, c'est « quand » ? À mon avis, ce sera le jour où quelqu'un investira beaucoup d'argent dedans. Les créateurs doivent s'adapter et créer un concept qui apporte une plus-value. On peut imaginer qu'un jour, une chaîne de télévision utilisera la BD numérique pour assurer la promotion d'une série, par exemple.

Propos recueillis par
Charlotte BONITEAU @chaboniteau
Paolo PHILIPPE @paolo_phi
Photo : ©CB

Quand Bacchus rencontre Charlie

Dans un livre à paraître à la rentrée, Gérard Descrambe a réuni 55 étiquettes de ses millésimes Saint-Émilion, signées par des dessinateurs de Charlie Hebdo. Toutes racontent les relations étroites entre le vigneron et les caricaturistes.

Par Emeline PAILLASSEUR et Juliette de GUYENRO @juliette_DG

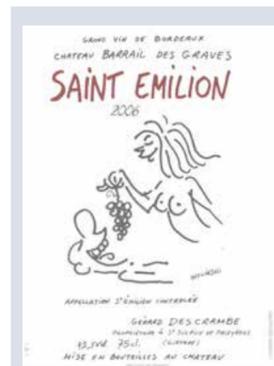
« Vigneron, c'est un métier de con. » Quand, dans les années 1970, il reprend l'exploitation de son père, le Château Barrail-des-Graves à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, Gérard Descrambe n'a pas prévu de passer sa vie dans le secteur du vin. Le domaine traverse une période difficile. Les revenus du vignoble sont minces et les banquiers ne suivent pas. Même si les récoltes sont abondantes. Trouver des acheteurs est désormais une priorité. C'est armé de son diplôme en relations publiques qu'il trouve la solution. La presse va pouvoir servir ses affaires et soutenir sa production.

C'est donc en « con » qu'il se présente, en 1974, quand il écrit au Professeur Choron, alors directeur des Éditions du Square, qui regroupent Charlie Hebdo et La Gueule ouverte. À l'époque les deux journaux sont les seuls à s'intéresser à l'écologie. Dans sa lettre, il conclut : « si tu me passes une commande, je l'encadre et je la mets dans mes chiottes. » La réponse est positive : « 60 bouteilles du meilleur et du plus cher... signé Professeur Choron. » Le point de départ d'une amitié Gérard-Charlie. 55 étiquettes suivront. 45 ans plus tard, Gérard Descrambe rend hommage à ses potes dans une exposition au récent festival de la BD d'Angoulême.



Un petit coup de pinard pour Gérard et ça repart !

© Juliette de Guyenro



MILLÉSIME 1974 - ÉTIQUETTE WOLINSKI (RÉÉDITION EN 2006)

Reiser-Wolinski, Wolinski-Reiser. Quand le premier signe une première étiquette, le deuxième lui emboîte le pas. Il dessine en trois coups de feutres incisés un croquis pour son pote. Un homme allongé et une femme, sur lui, une grappe de raisin à la main. Le tout dans une position « wolinskienne », bien sûr. « Ça te convient, ça ? - Évidemment, pourquoi ? - Pour une étiquette, pardis ! » Dans le croquis original, la femme est assise sur l'homme. Pour plus de politiquement correct, Wolinski propose : « Attends, on va couper. Disons que ça sera plus commercial. »



MILLÉSIME 1988 - ÉTIQUETTE CAVANNA (RÉÉDITION 2009)

« On a fait une grosse fête cette année-là pour la naissance de mon fils Olivier. » Et qui d'autre que Cavanaugh pour être le parrain du « petit génie » ? En 1989, le vin est bon et la météo parfaite pour accueillir le seul baptême républicain jamais célébré à Saint-Sulpice-de-Faleyrens. Une cuvée porte le nom du rejeton, illustrée par une étiquette due au coup de crayon du parrain. Portrait d'une famille au plus haut niveau de son enthousiasme, personnages nus, armés de quatre bouteilles à eux trois. Chez les Descrambes, on tombe dans le vin dès le berceau.

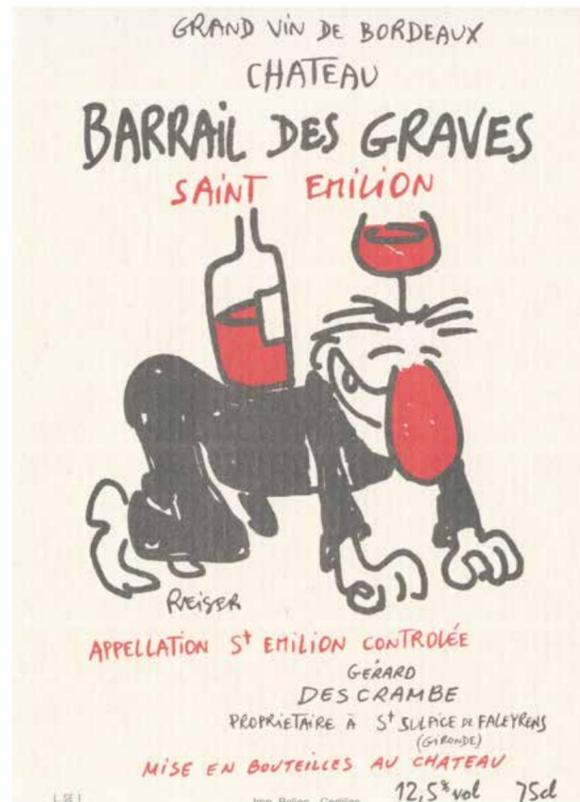


MILLÉSIME 1991 - ÉTIQUETTE CHARB

1991 n'est pas une bonne année pour le Saint-Émilion. Pour Charb, qui signe l'étiquette, la mise est importante. Alors Charb fait du Charb... Le jaja devient le compagnon de la police, le « partenaire de (s) bavures ». Blague osée, loin de plaire à tous. « Un flic a vu cette étiquette, il a voulu porter plainte pour injure faite à la police. Un conard quoi... » Une légère ombre qui ne ternit pas le tableau. Les copains policiers de Gérard, eux, pouffent de rire en la voyant. Le patron du commissariat de Libourne est même plutôt fier de la comparaison quand Gérard lui demande : « Mais c'est bien vous sur la photo, non ? »

MILLÉSIME 1974 - ÉTIQUETTE REISER

Veille de bouclage à Charlie Hebdo, printemps 1974. « Un jour, entre deux livraisons à Paris, je glande dans les locaux de Charlie. Le 10 rue des Trois Portes était devenu mon quartier général. » Ça crayonne dans tous les sens pour le journal du lendemain. Reiser a terminé avant les autres. « Tu veux que je te fasse une étiquette ? » Gérard avoue n'avoir pas réfléchi « plus d'un milliardième de seconde avant de dire oui. » Vendu ! « L'invariable rectangle jaunâtre des étiquettes habituelles de l'époque, c'était classique et vraiment à chier ! » C'est donc un bonhomme aviné, à quatre pattes, qui remplace le dessin du domaine sur les bouteilles du Château Barrail-des-Graves. Le pari est risqué : « On ne rigole pas avec le Pinard ! »



Le futur dans la peau

Imprimer des tissus humains comme on imprime une figurine en 3D. C'est ce que propose l'entreprise Poietis. La startup a annoncé fin janvier la mise sur le marché de Poieskin, le premier tissu de peau bio-imprimé au monde.



Une fois le processus de bio-impression terminé, la phase de maturation est déterminante pour maintenir en vie les tissus.

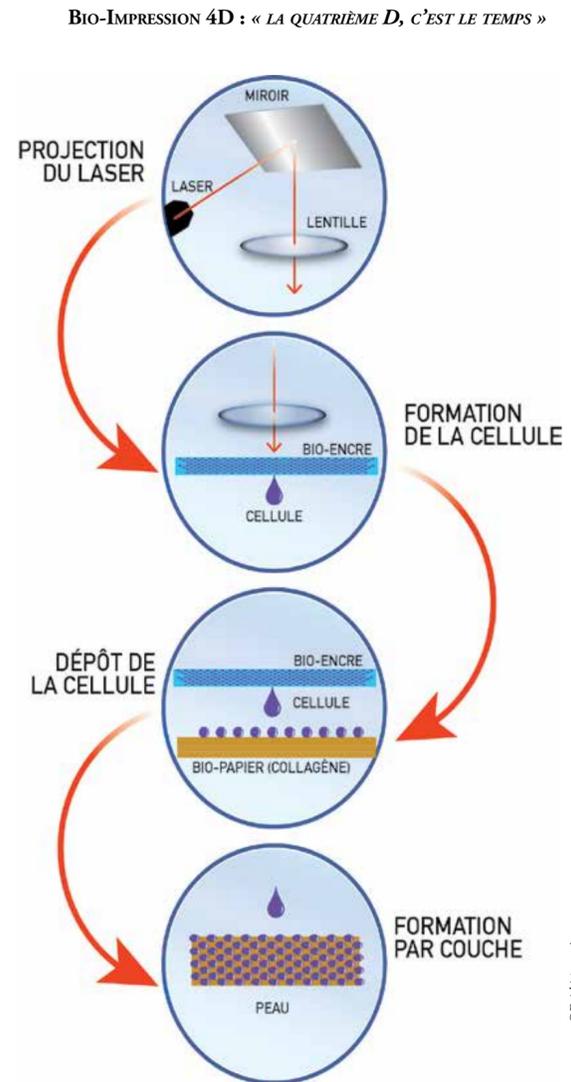
CONCRÈTEMENT, UN TISSU DE PEAU C'EST QUOI ? « Une structure composée de plusieurs types de cellules », explique Hugo de Oliveira, coordinateur scientifique de Biotis, laboratoire partenaire de Poietis. Bon. Mais encore ? En fait, la création d'un tissu de peau se déroule en trois grandes étapes : la production d'une quantité suffisante de cellules, l'impression et la maturation. Et donc, l'idée fûtée de Poietis, c'est de prélever un authentique morceau de peau humaine et d'en extraire les cellules pour les multiplier ensuite. Elles vont alors permettre la création d'une peau nouvelle qui garde les caractéristiques de l'autre. Le processus peut paraître légèrement compliqué comme ça, mais c'est en fait assez simple. À l'aide d'un laser, la machine imprime la cellule sur une couche de collagène qui imite la peau humaine. Puis l'imprimante dirige le rayon à travers une lentille rétrécissante : il est alors renvoyé vers une couche de bio-encre, elle-même composée de cellules. Là, le laser entraîne avec lui une micro-gouttelette qui contient une cellule. Elle est déposée sur la fameuse nappe de collagène. Et ainsi de suite, jusqu'à former plusieurs couches qui composeront le tissu de peau.

animaux. Car grâce à cette « peau numérique », on rend leur liberté aux rats et aux souris, devenus inutiles. Résultat : des expériences plus fiables, comme l'explique Hugo de Oliveira. « La physiologie des animaux est assez loin de la physiologie humaine. Les résultats ne sont pas toujours transposables à l'homme. Les tests sur peau bio-imprimée donnent des réponses plus pertinentes. » Mais surtout, la grande avancée de cette technologie, c'est la nouvelle manière de traiter le cancer. Comment ? On vous explique. Après avoir extrait des cellules cancéreuses sur le morceau de peau d'un malade, on crée son « avatar ». Et c'est sur ce petit clone de peau que les traitements sont testés. Adieu les effets secondaires, et quelques tracasseries chimiques. « Ça nous permet d'aider le médecin à mettre en place un traitement personnalisé pour chaque patient. »

LE CŒUR BIO-IMPRIMÉ, C'EST POUR BIENTÔT ? Pas tout de suite. À long-terme, peut-être. En réalité, comme le rappelle Hugo de Oliveira, « il est déjà techniquement possible d'imprimer des organes. Ce qui est compliqué, comme ce sont de grands volumes, c'est de les maintenir en vie. Mais on y travaille, c'est notre principal but. »

BON, D'ACCORD, MAIS À QUOI ÇA SERT ? Ces tissus 2.0 sont avant tout destinés aux tests de l'industrie cosmétique. L'Oréal est d'ailleurs sur le coup. Ce qui va plaire aux défenseurs des

Par Marina GUIBERT @marina_guibert et Juliette de GUYENRO @juliette_DG



© Frédéric Augy

Un buzz qui part en fumée

Vaper pire que fumer ? C'est ce que semblent annoncer les résultats préliminaires d'une étude américaine publiée le 30 janvier. La dépêche AFP qui en a fait état a été reprise dans les médias. Mais les aficionados de la vape s'insurgent. Ils remettent en cause l'étude et son traitement médiatique.



© Marie Toulemonde

À BordO2, boutique de cigarettes électroniques, les clients défilent et posent la même question : « L'étude dit-elle vrai ? » Publiée par l'Académie américaine des sciences, l'étude affirme que « le vapotage pourrait présenter un risque plus grand de contracter un cancer pulmonaire et de développer des maladies cardiaques » que la cigarette. Natanael, vendeur à BordO2, s'agite derrière son comptoir. Il fait vite le lien avec les lobbies du tabac. « Cette étude vient des États-Unis, un grand producteur de tabac... Et les médias français cherchent à faire le buzz sans vérifier l'information, sans faire appel aux spécialistes. »

DES CHOIX POLITIQUES ?

Parmi le classement des pays les plus innovants en terme de cigarette électronique, la France figure en très bonne place, notamment dans la législation des produits. Pourtant, ce marché semble toujours souffrir d'un déficit de crédibilité. Selon Charly Pairaud, vice-président de la Fédération Interprofessionnelle de la Vape (FIVAPE), « Il y a toujours des études, pas toujours fiables et relayées un peu partout, qui cherchent la petite goutte de poison. » Certaines d'entre elles, contestées par les vapoteurs, avancent que la cigarette électronique serait quinze fois plus dangereuse que le tabac ou qu'elle pourrait, même, modifier l'ADN. L'industrie du tabac représente environ 15 milliards d'euros de recettes chaque année à l'État. Pour cet intervenant à SciencesPo Bordeaux, la multiplication de ces études serait liée à des enjeux politiques : « L'industrie du tabac est présente depuis trop longtemps pour qu'elle disparaisse avec l'arrivée de la cigarette électronique. »

UNE EXPÉRIENCE À PRENDRE AVEC DES PINCETTES

Alors qui croire entre des études internationales qui semblent orientées et la communauté des vapoteurs ? Pour Laurent Portel, pneumologue au centre hospitalier de Libourne, la e-cigarette reste à déconseiller. Il relève cependant que cette dernière étude ne doit pas être extrapolée : « C'est une expérience sur des souris, in vitro et des cellules isolées... Il faut donc prendre cette information avec beaucoup de pincettes. »

Antoine BELHASSEN @AntBelha et Marie TOULEMONDE @marie_tlmd

Échec et frappe

Pratique mêlant boxe anglaise et partie d'échecs, le Chess-Boxing est issu de l'esprit fertile du dessinateur Enki Bilal. Découverte d'un sport atypique et spectaculaire.

Suer sang et eau dans des salles de 600 personnes, aux quatre coins du monde, pour une poignée d'euros. Telle est la routine d'un chess-boxeur. Difficile d'imaginer qu'on puisse réussir un coup du berger après avoir encaissé quelques uppercuts. C'est ce que vit au quotidien Thomas Cazeneuve, Nimois de 25 ans, champion du monde en titre dans la catégorie poids welters (63-66 kg). Si le jeune homme reconnaît volontiers que son sport « peut paraître bizarre », il n'en demeure pas moins le premier défenseur : « Ce sont deux sports qui se ressemblent énormément. Le mental joue un rôle essentiel. En chess-boxing, il faut toujours avoir un temps d'avance sur son adversaire. »

Quand il écrit *Froid Equateur* en 1992, le français Enki Bilal était bien loin d'imaginer la naissance d'une véritable compétition à partir d'un combat censé appartenir au domaine de la fiction. Pour ses personnages, l'affrontement physique et intellectuel se déroule dans un Paris futuriste et ultra-violent. La discipline trouvera un écho dans le réel en 2003, lorsque l'artiste néerlandais Iepe Rubingh incarne l'idée de Bilal pour illustrer la célèbre devise « un esprit

sain dans un corps sain. » La performance artistique se mue alors en performance sportive, avec la création de l'Organisation mondiale de chess-boxing (WCBO). Thomas Cazeneuve, lui, découvre le sport en 2012, en traînant sur Internet : « J'ai tout de suite su que c'était fait pour moi. Dès le début, je voulais devenir champion du monde. »

GUERRE DES NERFS

Anticipation, concentration, sang-froid : le chess-boxing requiert de grandes qualités physiques et mentales. « Les échecs c'est le meurtre par les pions. En boxe, on combat sans tuer le gars en face. Il y a un respect total de l'adversaire dans les deux sports. L'une des disciplines repose sur la force intellectuelle, l'autre sur la force brutale et physique », commente Jean-Renaud Lagunes, président de l'association d'échecs de Bordeaux.

Pour Thomas Cazeneuve, c'est surtout la rapidité du passage d'un duel à l'autre qui crée la difficulté de ce sport. « Il ne faut surtout pas se laisser dominer par ses émotions. Maintenir un haut niveau de concentration et de lucidité est très difficile. Le chess-boxing, c'est assez vicieux : lorsqu'on domine sur



Entre pions et gnos, deux chess-boxeurs à Berlin.

L'échiquier, on a tendance à être mené en boxe, et inversement. »

Et quand ce ne sont pas les nerfs qui lâchent, c'est le physique qui souffre : « Mon dernier combat à Berlin, je l'ai fini à l'hôpital. J'avais pourtant gagné au dernier round d'échec. J'ai dû lutter pour rester concentré jusqu'à la fin, mais je n'ai rien lâché. J'ai vomi dès que ça a sonné. »

« UN AIR DE FIGHT CLUB »

À tous ceux qui pensent se lancer dans l'aventure et régner sur la discipline, la WCBO répond très clairement : seul un score d'au moins 1 800 dans le classement ELO (grille d'évaluation des joueurs d'échec) autorise à participer aux compétitions. Un niveau qui ne peut être atteint qu'après des années de pratique en club.

À leur arrivée sur le ring, les deux boxeurs, vêtus d'un peignoir et

casque vissé sur la tête, débute la passe d'arme par une partie d'échecs de 4 minutes. Le match se poursuit par trois minutes de boxe anglaise, avant de revenir à la bataille de neurones. « Le concept de ce sport est fou, et l'ambiance ressemble à celle du film *Fight Club* », s'amuse le jeune champion. Au total, les duellistes s'affrontent sur onze rounds, six d'échecs et cinq de boxe.

Quid du développement du chess-boxing ? Pour Thomas, le sport a un avenir si on lui en donne les moyens : « Il faudrait une fédération française, avec un gros événement organisé pour le public. Pourquoi pas être affilié à celle de boxe ? Ça ne leur enlèvera pas de "clientèle". » L'invitation est lancée...

Florian CHAABAN @FlorianChbn
et Mathieu MESSAGE @Math_Msg



Combat gagné :

Par échec et mat

Par K-O

Si l'un des deux joueurs n'a pas joué sur un round d'échecs

En cas d'abandon de l'adversaire

Par décision arbitrale

Et en cas d'égalité ? C'est le détenteur des pions noirs qui est désigné vainqueur

Flash Impro

Une scène, un musicien, un caricaturiste, deux comédiens et vingt mots. C'est le concept de *Mes mots rient*, un spectacle d'improvisation venu tout droit de Bordeaux.



Cédric Fernandez joue avec le public du théâtre Méliès de Villeneuve d'Ornon, vendredi 19 janvier 2018.

Les 23 et 24 février, Cédric Fernandez et sa bande joueront à l'improvidence, un nouveau lieu bordelais, le spectacle qui est devenu leur marque de fabrique : *Mes mots rient*. Le concept ? Un tableau, visible par le public exclusivement. Sur ce tableau, 20 emplacements numérotés de 1 à 20. Le public associe à chaque emplacement un mot de son choix, dans un ordre parfaitement aléatoire. Seul sur scène, Cédric mémorise les mots donnés au fur et à mesure, sans les voir, juste le temps de les écrire. Accompagné d'un ou une comédienne, il se lance dans une histoire improvisée, dans laquelle il réussit la prouesse de restituer les mots du public dans l'ordre. « Bistouri », « Vulve », « Jésus Christ », « Serpillère », allez faire un spectacle avec ça... Et pourtant, le résultat est bluffant. En prime, l'expérience est complétée par la musique live de William et la plume acerbe du caricaturiste Visant.

En mobilisant le maximum de représentations sensorielles, il construit dans sa tête un palais où chaque mot est associé à une pièce. Alors, quand un spectateur lui donne, par exemple, le mot « serpillère », lui s'imaginer dans une salle de bain, avec cet objet « sale et pégeux ». Le voilà mémorisé, au moins pour toute la durée du spectacle... Même s'il admet qu'il lui arrive parfois d'oublier certains mots, la bienveillance est toujours de rigueur du côté du public, bien conscient de la difficulté de l'exercice. À la sortie, ils en redemandent encore. Et c'est bien toute la magie du théâtre d'improvisation : chaque représentation est unique.

« En improvisation, c'est avant tout l'inattendu qui crée le comique d'une situation. »

Sur scène, les comédiens apparaissent comme des funambules, sur le fil du rasoir. Sur la base d'une banale situation de départ (une unité de temps, de lieu et un adjectif), ils se retrouvent complètement livrés à eux-mêmes, sans filet. Qu'importe, on rit du début à la fin ! Cédric maîtrise parfaitement l'art de guider son acolyte tout au long d'une histoire dont aucun d'eux ne connaît l'issue. « En improvisation, c'est avant tout l'inattendu qui crée le comique d'une situation. » Surtout lorsqu'il s'agit de faire deviner des mots à une partenaire Québécoise comme lors du dernier spectacle... « Maison ? Hutte ? Hein, quoi ? Cabane tchangée ? Mais c'est quoi c'rruc là ? Vous êtes bizarres vous les Français... »

Au-delà de l'aspect comique, la prouesse de mémoire est épatante. Pour retenir tous ces mots, et dans l'ordre, Cédric a une technique bien à lui. « Ça m'est tombé dessus un peu par accident. Un jour, un de mes potes qui organisait les Mondiaux de Molkky à Bordeaux m'a demandé de créer un spectacle d'impro. Je lui ai proposé de faire un one man show sans même avoir préparé quoi que ce soit... Il se trouve que j'avais appris trois jours avant la technique PNL (programmation neurolinguistique), qui permet de retenir des listes par des moyens mémotechniques. » C'est la révélation !

« Libérer le génie qui sommeille en chacun de nous. » Pour Cédric Fernandez, c'est le secret de l'impro. Un art subtil et infini, mélange de lâcher-prise et d'imagination. En 2009, alors qu'il est encore responsable pédagogique, sa rencontre avec un enseignant pratiquant l'improvisation en amateur donne un nouveau sens à sa vie bien rangée : « Cette rencontre a été un déclic. J'ai tout de suite su que je voulais faire de l'impro et me mettre au service de quelque chose de plus grand que moi », se souvient-il. La LICOEUR, une équipe d'impro locale, lui offre dans la foulée l'opportunité de rejoindre un premier groupe de débutants. Aujourd'hui, le Bordelais vole de ses propres ailes. Et se permet l'audace de faire rire avec les mots des autres.

Mes mots rient, les 23 et 24 février, à l'Improvidence.

Emeline PAILLASSEUR et Florian CHAABAN @FlorianChbn

Improvidence à Bordeaux

Improvidence, c'est un concept créé à Lyon il y a trois ans par Thomas Debray. Un théâtre 100% dédié à l'impro. Sa petite sœur ouvre ses portes le 9 février, dans le quartier de la Victoire.

19 rue des Augustins, 33000 Bordeaux
improvidence.fr

Un courant d'eau tiède

Avec un Lion d'Or et deux Golden Globes au palmarès, *La Forme de l'eau* est annoncé comme l'un des grands prétendants aux Oscars. Reste maintenant à savoir si ces prix récompensent l'idée défendue par le film ou sa réelle qualité artistique...

Ceux qui ont exploré l'oeuvre de Guillermo del Toro ont compris la fascination du cinéaste pour la monstruosité. Mais celle-ci ne se cache pas toujours là où l'on croit. Dans *La Forme de l'Eau*, une concierge muette, interprétée par Sally Hawkins, tombe amoureuse d'une créature gardée prisonnière dans un laboratoire d'Etat. Ce conte fantastique, inspiré de *L'Etrange Créature du Lac Noir* (1954), trouve sa poésie dans le rapport charnel entre deux corps que tout oppose. Le montage est précis, et Michael Shannon joue avec brio le véritable monstre du récit.

Pour le reste, rien de très excitant... Le travail sur l'image s'avère banal, d'un vert bleuté sur-employé ces dernières années. Conclusion : impossible de garder en tête ne serait-ce qu'un plan mémorable. Différents univers cinématographiques se mêlent grossièrement, servant une sorte de bouillabaisse romantique saupoudrée à *La Javanaise* version Madeleine Peyroux. Passé le discours général, vantant un respect mutuel malgré nos différences, le scénario reste expéditif et franchement convenu. Le ridicule est presque atteint lorsque le film s'essaye à la comédie musicale. Sûrement que *La forme de l'eau* fera son effet à Hollywood, mais avec le temps il intriguera la longue liste des films oubliables.

Sortie en salle le 21 Février 2018.

Mathieu MESSAGE
@Math_Msg



JO : cap vers le Sud-Ouest

Tony Estanguet est le co-président du comité d'organisation des Jeux Olympiques de Paris 2024. Le Béarnais a six ans pour organiser le plus gros événement sportif planétaire dans l'Hexagone. Et il ne compte rien laisser au hasard, surtout pas dans sa région d'origine.

DES MATCHES DE FOOTBALL À BORDEAUX

« Mon objectif premier est que les Jeux Olympiques soient déclinés partout en France. Il y a un énorme potentiel en Nouvelle-Aquitaine. Cette région a tout pour réussir. On y trouve de belles infrastructures, des volontés politiques favorables, des associations sportives dynamiques et des clubs performants. À Bordeaux, il y a une culture du football, une envie et il y a surtout un stade neuf (le Matmut Atlantique, ndr) qui est tout à fait en mesure d'accueillir des épreuves olympiques. Il nous paraissait normal de faire rayonner ce territoire. Un territoire où nous sommes persuadés qu'il y aura de l'engouement autour des Jeux dans leur ensemble. »

CHOIX CORNÉLIEN POUR LE SURF

« Plusieurs sites sont propices à l'organisation d'une grande compétition de surf dans le Sud-Ouest. Des discussions vont être engagées avec la fédération internationale, la fédération française et le CIO pour savoir si ce sport sera retenu pour 2024. Et où les épreuves se dérouleront... Quatre villes de la région sont candidates (Biarritz, Hossegor, Lacanau et Royan, ndr) et il ne faudra pas négliger non plus les sites équipés en vagues artificielles, et qui seront appuyés par la Fédération française de sbtnurf. Plusieurs options s'offrent à nous, et nous allons les étudier de près. L'enjeu étant de ne pas nous arrêter au site de compétition en lui-même. C'est aussi la dynamique qu'on va réussir à impulser autour du sport, grâce à l'éducation et au vivre ensemble. C'est ça le défi. Parce que le reste a déjà été fait, et que les jeux de la France doivent être inédits sur ce plan-là. »

LAISSER UN HÉRITAGE EN NOUVELLE-AQUITAINE

« Cela me tient particulièrement à cœur d'avoir des épreuves en Nouvelle-Aquitaine. L'un des héritages majeurs que je vise avec Paris 2024, c'est que plus de Français fassent du sport après les Jeux. Tous les éléments sont réunis pour accompagner les structures qui proposent la pratique du sport, que ce soit sur le littoral, en montagne ou partout dans la région. J'aimerais que la Nouvelle-Aquitaine soit une région pilote. Qu'elle embrasse complètement cette ambition d'organiser des Jeux exceptionnels pour la France. Cela permettra également de valoriser nos sites, puisque certains seront labellisés. Et certaines infrastructures bénéficieront d'un coup de projecteur en accueillant des événements. »

Lola BENNE @lolabenne
et Paolo PHILIPPE @paolo_phi
Remerciements à la rédaction de Sud Ouest



©Lola Benne

Philippe Lomprez, génétique de l'anti-star

Après sept ans de silence, le leader du groupe Trisomie 21, remonte en selle pour un onzième album, *Elegance Never Dies*. Le chanteur est à l'image du groupe : curieux et anti-conformiste.



« *Is anybody home ?* », braille Philippe, en référence à un de ses titres phares. Sa voix sépulcrale suffit à recréer l'alchimie de la rencontre

avec ses fans. C'était un vendredi soir, à bord de l'emblématique IBOAT, aux Bassins à flot. Ce soir-là, le public se bouscule dans la cale pour voir Philippe Lomprez. Ce cinquantenaire affable, ventripotent, cheveux poivre-sel et polo manche longue, est la parfaite anti-star. Depuis le début de sa tournée, le groupe Trisomie 21 fait salle comble. On l'avait applaudi au Chat Bleu, ancienne boîte de Bordeaux, très tendance, il y a 20 ans. Le voilà de retour. Ce vendredi, ils sont venus de Lille, Paris, ou encore de Bretagne. Sur scène, pas de cuir ni de maquillage, c'est « à la scène comme à la maison », comme dit Philippe. Ce monsieur Tout-le-monde contraste avec ce groupe au look très rock, qui crie la dissidence.

Une monture de lunettes passe-partout, des vêtements aux tons sombres, un sourire bienveillant. Lomprez y tient, à cette sobriété. « *J'ai des percings à l'âme, ça suffit !* », dit-il. Avant d'être un rockeur, Philippe est un hyper-sensible, « *comme un papier buvard, quoi... Je bois la souffrance !* » Un humaniste-révolutionnaire marqué au fer rouge par l'environnement dans lequel il grandit. Le chanteur et son frère, Hervé, avec qui il forme T21 en 1980, naissent à Denain, ville ouvrière du bassin minier du Nord de la France. Là « *où les usines foutent le feu au ciel* », là où « *on se laisse crever parce qu'on n'a pas les moyens de se faire soigner.* »

Denain, symbole de la misère sociale, de la désindustrialisation des années 80, sera le point de départ de Trisomie 21 : « *Quand t'as 20 ans, tu te prends tout dans la poire, alors tu tentes, tu crées des mondes et ça a donné le groupe.* » L'objectif ? Provoquer... Obliger à penser la norme autrement. Mais c'est aussi le fruit d'une démarche artistique « *presque romanesque* » car les personnes trisomiques sont réputées pour développer une sensibilité exacerbée, une ouïe plus exaltée. Donner ce nom à un rock band, c'était, pour le jeune duo, « *faire à nouveau une place à l'émotion dans cet univers sinistré.* »

À l'époque, ils s'engagent avec une troupe de théâtre dont les éducateurs sont porteurs du syndrome de Down. Faute de financements, l'entreprise capote, mais le nom reste. Philippe devient alors le chanteur, « *parce que je suis mauvais à la batterie* », d'un groupe aujourd'hui culte. Mais surtout, il se transforme malgré lui en idole.

En 1983, le premier album du combo, *Le repos des enfants heureux*, est un miracle. Viennent le deuxième, puis le troisième. Les tournées s'enchaînent : Buenos Aires, New York... En 2002, Indochine leur propose



Un grand méchant rockeur qui ne fait pas peur, le 30 septembre 2017 à Bologne.

une collaboration sur le titre le Grand Secret, mais rien n'y fait, la célébrité n'impressionne pas Philippe, qui reste terriblement discret. Regard fuyant, tête baissée ou lunettes noires sur les pochettes de vinyle. Sur scène, il est spectral, pas toujours à l'aise. « *J'ai toujours eu l'impression qu'on allait me virer au bout de la première chanson. Il faut être fou pour monter sur scène, les gens t'observent comme une bête curieuse.* » Pourtant, on scande son nom dans la péniche, on en redemande. Mais il insiste, Trisomie 21, ce n'est pas lui ! « *Je suis une pierre, pas l'édifice.* » Son rôle : transmettre l'émotion au public, *that's all !*

Le chanteur vit sa musique sans prétention, chaque album est écrit comme si c'était le dernier. En 2010, la troupe annonce un ultime concert à Bruxelles, au plan K. Puis, silence radio pendant 7 ans : « *On n'avait plus rien à dire.* »

Philippe raccroche, et coule une vie paisible entre le Nord où vit Marie-Paule, sa femme, et la Bretagne, son refuge. Pour un temps, il devient spécialiste des poissons tropicaux, puis décide de produire des savons bio et des huiles essentielles. Il retourne même à la fac pour décrocher le diplôme

d'aromathérapeute. Pour ce personnage curieux c'est une manière d'explorer d'autres mondes, des aquariums ; des bulles ; du savon ; encore des bulles. Des passions qui le poursuivent sur la tournée. « *Les étuis de guitares fleurent constamment les huiles essentielles* », raconte Arthur, responsable merchandising du groupe. Et puis, il fallait bien gagner des sous ! T21, c'est pas un nom qui ramasse des dollars.

Philippe est à l'image du groupe : confidentiel et subversif. Trisomie 21, c'est « *un peu un garde-fou contre le succès, une façon de rester clandestin* », raille-t-il.

Un choix de nom salué par les puristes et les marginaux, mais le groupe est boudé par les médias et les gros labels. Cette référence, ça ne passe

pas. Et pourtant... Après 11 albums, 40 ans de musique, le nom reste. Mais ne rime pas avec carrière fulgurante, argent, couvertures de magazines... Plutôt avec liberté et insoumission. Souvent, on a qualifié T21 de « *Joy Division Chti* », mais Philippe râle, il n'aime pas les étiquettes. En parlant d'étiquettes, il regarde son poignet auquel pendouille le bracelet de l'IBOAT. « *Je suis bagué comme les pigeons* », dit-il en riant.

Marie TOULEMONDE @marie_tlmd

© Arthur Lepoutre

1960

Naissance à Denain

1980

Formation de Trisomie 21

1983

1^{er} album *Le repos des enfants heureux*

2002

Collaboration avec Indochine

2010

Le duo annonce l'ultime concert à Bruxelles

2017

Nouvel album *Elegance Never Dies*